



HAL
open science

La contribution des missionnaires aux arts du feu à la cour de Pékin (XVIIe-XVIIIe siècles)

Isabelle Landry-Deron

► **To cite this version:**

Isabelle Landry-Deron. La contribution des missionnaires aux arts du feu à la cour de Pékin (XVIIe-XVIIIe siècles). *Artefact : techniques, histoire et sciences humaines*, 2023, pp.117 - 137. 10.4000/artefact.13776 . hal-04362356

HAL Id: hal-04362356

<https://hal.science/hal-04362356>

Submitted on 22 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Artefact

Techniques, histoire et sciences humaines

18 | 2023

L'émail peint entre France et Chine, XVII^e-
XVIII^e siècles : acteurs, objets et techniques

La contribution des missionnaires aux arts du feu à la cour de Pékin (XVII^e-XVIII^e siècles)

*Missionaries' Contribution for the Arts of Fire at the Beijing Court
(17th-18th Centuries)*

Isabelle Landry-Deron



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/artefact/13776>

DOI : 10.4000/artefact.13776

ISSN : 2606-9245

Éditeur :

Association Artefact. Techniques histoire et sciences humaines, Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2023

Pagination : 117-137

ISBN : 979-10-344-0167-3

ISSN : 2273-0753

Référence électronique

Isabelle Landry-Deron, « La contribution des missionnaires aux arts du feu à la cour de Pékin (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Artefact* [En ligne], 18 | 2023, mis en ligne le 15 juin 2023, consulté le 04 août 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/artefact/13776> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/artefact.13776>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

La contribution des missionnaires aux arts du feu à la cour de Pékin (XVII^e-XVIII^e siècles)

Isabelle Landry-Deron

Résumé

L'article relate les étapes de l'installation de la verrerie impériale à côté de l'église catholique de la mission jésuite française de Pékin et le rôle des acteurs qui ont travaillé à la production d'objets émaillés. Il suit un ordre chronologique reconstitué à partir des correspondances en français des religieux travaillant au service de la cour sous les trois premiers empereurs de la dynastie des Qing (1644-1911). L'étude met l'accent sur la part prise par les missionnaires dans la diffusion des productions italiennes et françaises dans les provinces où elles étaient offertes comme cadeaux aux mandarins locaux pour favoriser l'installation d'églises. Les coadjuteurs temporels ont tenu une place éminente dans les activités de la verrerie célèbre pour sa fabrication de chefs-d'œuvre artistiques et la production d'objets scientifiques qui ont servi aux observations astronomiques et aux travaux de cartographie sous patronage impérial.

117 —

Mots-clés

émail, verrerie émaillée, Beitang, missionnaires catholiques

” Isabelle Landry-Deron, « La contribution des missionnaires aux arts du feu à la cour de Pékin (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Artefact*, n° 18, 2023, p.117-137.

Missionaries' Contribution for the Arts of Fire at the Beijing Court (17th-18th Centuries)

Abstract

Following a chronological order, the article presents the different stages of the installation of the imperial glassworks next to the Catholic church of the French Jesuit mission in Beijing from the correspondence of the French missionaries working in the service of the Court under the three first emperors of the Qing dynasty (1644-1911). Enamelled glass objects were appreciated at the Court and sought after in the provinces as gifts to encourage the establishment of churches. The eminent role of temporal coadjutors in the production of glass, including scientific objects used for astronomical observations and cartographic work, is highlighted despite the limited number of archives concerning them.

Keywords

enamel, enamelled glassware, Beitang, Catholic missionaries

L'émaillage, objet principal des recherches de nos équipes, tient avec d'autres arts du feu une place importante dans la circulation des échanges techniques et artistiques entre la cour des Qing et l'Europe aux XVII^e-XVIII^e siècles. En effet, l'empereur Kangxi (r. 1662-1723), suivi par ses deux successeurs Yongzheng (r. 1723-1736) et Qianlong (r. 1736-1796), s'y est intéressé de très près, et en a assuré la promotion. Kangxi a fait installer dans l'enceinte de la ville impériale (*huangcheng* 皇城) de Pékin, à proximité de son palais, une « verrerie » (*boli chang* 玻璃廠) qui est entrée en activité en 1696, et dont l'organisation de la production a été confiée à des Européens qui ont formé à leur art des ouvriers locaux. Dans cet établissement, diverses techniques venues d'Europe répondant aux mêmes procédés de fusion, verrerie, trempe, gravure, production de cristal, ont été expérimentées, perfectionnées, associées aux arts décoratifs traditionnels pour les besoins de la cour et le goût des empereurs. Les empereurs admiraient la durabilité de la porcelaine émaillée, la vivacité de ses couleurs et la beauté des objets qui sortaient des ateliers impériaux,

mais en sus de ces passions d'esthètes, ils patronnaient aussi la production d'instruments scientifiques de mesure et de capacité en verre et en acier fabriqués sur place qui étaient nécessaires au perfectionnement des observations astronomiques et aux relevés topographiques menés entre 1707 et 1718 sur ordre de Kangxi et qui ont permis la cartographie de l'empire Qing¹. La verrerie était située sur le terrain de l'église catholique des missionnaires jésuites français, comme l'a montré une publication de Madame Emily Byrnes Curtis².

Ma recherche, s'appuyant sur des correspondances en français, a pour objet de grouper ces dernières sur une base chronologique pour éclairer la contribution des missionnaires et expliquer l'installation d'une verrerie dans le cadre inattendu d'un bâtiment culturel où se sont activés des acteurs ayant prononcé des vœux religieux. Elle s'attache aussi à montrer l'impact qu'eurent les objets de culte ornés d'émaux ou en matière vitreuse tels que les calices, crucifix, chandeliers, lampes, burettes, etc., exposés dans les églises chrétiennes sur la diffusion de l'émaillage et la faveur qu'eurent auprès des mandarins locaux les émaux raffinés que leur offraient les religieux dans les lieux où ils sollicitaient l'installation d'églises.

Le rôle des « coadjuteurs temporels »

Une des raisons qui expliquent les difficultés à documenter le fonctionnement de la verrerie tient à l'identification des Européens qui y ont travaillé et qui étaient des « frères », en bien plus grand nombre que des prêtres. Dans les archives des jésuites français regroupées à Vanves en proche banlieue parisienne, les « frères », n'ayant pas de dossiers individuels, leurs parcours ont moins de visibilité. Les traces qu'ils ont laissées en archives sont plus souvent à chercher dans les dossiers de leurs supérieurs.

Les « frères » (*dizi* 弟子) ou coadjuteurs temporels (en latin *coadjutor*, littéralement « celui qui aide ») ont non seulement contribué à assurer le renom de la mission, mais ils ont été indispensables à son maintien. Parfois appelés « convers » et aujourd'hui simplement « frères », c'étaient des membres de la Compagnie de Jésus qui partageaient la vie religieuse et apostolique des prêtres, mais n'appartenaient pas au premier degré d'observance des

1. Cams, 2017.

2. Curtis, 2001, p. 81-90.

règles de la congrégation. Ils prononçaient trois vœux « simples » (pauvreté, chasteté, obéissance), tandis que les « profès » en prononçaient un quatrième lors de leur profession de foi religieuse définitive d'engagement à l'obéissance spéciale au souverain pontife. Les « frères » ne célébraient pas la messe et n'administraient pas les sacrements (baptêmes d'adultes, confessions, mariage, extrême-onction). Ils participaient à la vie de la mission soit en assurant des tâches matérielles, soit en mettant leurs compétences techniques ou leurs talents artistiques au service de la Compagnie.

Les plus connus (et les plus étudiés) des « frères » qui servirent à la cour sont des peintres, comme le Milanais Giuseppe Castiglione (Lang Shining 郎世寧 1688-1766), arrivé à Pékin en décembre 1715 sous le règne de Kangxi, ou le Français Jean-Denis Attiret (Wang Zhicheng 王致誠 1702-1768) arrivé en 1739 sous Qianlong. Moins connus que les peintres, mais non moins appréciés, furent les pharmaciens, médecins et chirurgiens, tous frères convers du fait que la médecine n'était pas inscrite au nombre des matières d'enseignement dans la Compagnie de Jésus. On peut citer le frère Bernard Rodes (Luo Dexian 羅德先 1645-1715), arrivé à Pékin en 1699, que Kangxi emmena dans dix de ses voyages annuels en Tartarie³ ou le Napolitain Giovanni Giuseppe Da Costa (Luo Huaizhong 羅懷忠 1679-1747) arrivé fin 1715, qui servit trente-deux ans à la cour. La mission eut aussi des horlogers, des constructeurs d'automates, des architectes, des graveurs, des verriers, des émailleurs, termes qui recouvrent souvent une extrême polyvalence dans les pratiques techniques.

Pour souligner l'importance qu'eurent ces ouvriers spécialisés, on citera deux correspondances émanant des responsables de la mission française, rédigées à des périodes différentes. La première montre que l'intérêt du recrutement des « frères » fut perçu très tôt après l'arrivée sur place à Pékin des pères fondateurs de la mission jésuite française en Chine :

“ Nous avons fait entendre à des personnes qui sont auprès de Sa Majesté [l'empereur Kangxi] qu'il ne serait pas difficile de lui faire venir de France quelques ouvriers qu'il désire avec beaucoup de passion tels que sont un horloger, un homme entendu dans la médecine et qui sache saigner, quelqu'un qui sache le secret de bien émailler et de faire du verre. [...] nous ne laissons pas de supplier

3. « Lettre du père Parennin, Pékin, 27 mars 1715. Mort du frère Bernard Rhodes. Détail sur ses travaux », *Lettres édifiantes et curieuses* (ci-après *LEC*), 1843, p. 236-237.

aussi ardemment que nous le pouvons Votre Révérence de faire chercher quelques jurés ou frères de notre Compagnie dans les provinces de France habiles dans ces arts-là et de les envoyer ici si elle veut y faire tout de bon quelque établissement solide⁴.

Cette missive envoyée cinq ans après l'installation à la cour des pères Joachim Bouvet (Bo Jin 白晉 1654-1730) et Jean-François Gerbillon (Zhang Cheng 張誠 1654-1707) au père Antoine Verjus (1632-1706), le procureur résidant à Paris, en charge de régler des questions matérielles des missions de France réparties dans les différentes régions du monde, énumère non seulement quels talents étaient réclamés, mais suggère aussi qu'il s'agit d'une demande impériale. La mission française, en concurrence dès ses débuts avec la mission portugaise régie par le patronage (*padroado*), installée en Chine depuis 1583 et qui encadrait les missionnaires des diverses nationalités européennes, souhaitait explicitement l'arrivée de convers français compétents pour renforcer ses rangs, se concilier les faveurs impériales en mettant en valeur le savoir-faire français et, si possible, consolider sa présence à la cour.

Les souhaits de Gerbillon et Bouvet se concrétiseront, mais différemment de ce qu'ils avaient imaginé⁵. Une seconde lettre, destinée au procureur Claude Bertrand de Linières (1658-1746), un des successeurs de Verjus, rédigée quarante ans plus tard, dans un contexte moins favorable à la mission catholique où le successeur de Kangxi, son fils Yongzheng, avait fermé six ans plus tôt les églises ouvertes dans les provinces et interdit le prosélytisme religieux, tout en souhaitant garder près de lui les expertises scientifiques et techniques que les missionnaires européens pouvaient lui procurer, montre par son ton pressant que la présence à la cour de frères habiles artisans dans les arts décoratifs était devenue vitale pour le devenir de la mission :

4. « Lettre des pères Gerbillon et Bouvet au père Verjus, Pékin, 30 novembre 1691 », Arch. Romanum Soc. Iesu (ci-après ARSI), *Jap. Sin.* 165, f° 149v. La transcription intégrale des correspondances citées est consultable sur <https://trenomelfc.hypotheses.org/499>. Je remercie Philippe Pons (CRCAO/CNRS/Collège de France) pour la mise en ligne ainsi que pour sa participation active au bon fonctionnement du groupe de lecture des archives européennes sur l'email avec les étudiants chinois au cours de l'année universitaire 2019-2020.

5. Sur le groupe fondateur de la mission française en Chine, voir Landry-Deron, 2001.

“ Quand vous verrez le R. P. de Linières, je vous supplie de l’assurer de mon profond respect et de l’engager à procurer au plus tôt à cette maison désolée les secours dont je vous ai fait le détail. L’essentiel est dans deux jeunes bons sujets, dont l’un fut par exemple ou un bon peintre, ou un bon horloger, ou émailleur ; sans un secours de cette espèce, nous allons tomber entièrement⁶.

Depuis la découverte du mélange vitrifiable au premier siècle avant l’ère chrétienne en Égypte et au Proche-Orient, la composition de celui-ci a peu varié au cours des siècles, mais il s’est adapté aux régions où les matériaux indispensables (minéraux siliceux, calcaires, potasse des cendres) permettaient l’installation des fours : des forêts en abondance ou la présence de charbon pour assurer une combustion ardente, et des terres argileuses pour façonner les fours. Il y faut du sable, de la chaux, de la soude, de la cendre, mélangés et fondus. La fusion de la matière siliceuse (du sable pur ou des galets des rivières écrasés) exige une température comprise entre 1 500°C et 2 000°C, coûteuse et difficilement accessible. C’est pourquoi on recherchait la fusion à une moindre température (autour de 1 200°C) par adjonction de chaux ou oxyde de calcium (10 % à peu près) et d’alcali obtenu en brûlant des végétaux de terres acides ou des plantes marines (15 et 20 %) qui tenaient lieu de « fondant » et de catalyseurs. Plomb et manganèse étaient utilisés pour le cristal.

La Chine, avec sa longue expérience de l’art de la porcelaine, avait tous les requis nécessaires pour enrichir avec des savoirs d’Europe des productions où l’habileté consiste à produire des mélanges adaptés aux produits désirés. Traditionnellement, la combustion en Europe se faisait au bois, raison pour laquelle les verreries, souvent itinérantes, s’installaient dans les zones boisées. Au XVIII^e siècle, le danger du déboisement s’amplifiant en Europe, le procédé de combustion au charbon de terre, importé d’Angleterre, se vulgarisa. Les verriers obtenaient des verres translucides avec des combustions au charbon ; aussi la combustion traditionnelle de la région de Pékin ne fut pas un dépaysement pour les verriers de la cour⁷. Dès les débuts de la mission, les « ouvrages de verre, cristal et émail » ont été prisés, à la cour,

6. « Lettre du père Gaubil au père Souciet, Pékin, 5 novembre 1730 », Arch. Obs. AB I.10.150.1.29, citée dans Gaubil, 1970, p. 272.

7. Le verrier Bernard Perrot, installé près d’Orléans, avait obtenu en 1666 le privilège de l’exclusivité du procédé pour une durée de trente ans, voir Bondonio, 1936-1937, p. 354.

mais aussi à l'intérieur des provinces où les missionnaires étaient autorisés à se rendre, à une époque où les commerçants en étaient bannis et entraient uniquement saisonnièrement à Canton.

Les archives missionnaires sur l'émaillage et la verrerie

L'un des premiers convertis catholiques, considéré comme l'un des piliers du christianisme en Chine, Xu Guangqi 徐光啟 (1562-1633), possédait une collection d'œuvres rares scientifiques et artistiques importées, dont sa petite-fille a hérité⁸. Sans considération des instituts religieux auxquels ils appartenaient, les missionnaires sont unanimes pour affirmer que ces objets facilitaient leurs relations avec les autorités à tous les échelons de la société. M^{gr} François Pallu (Lu Fangji 陸方濟 1626-1684), principal fondateur des Missions étrangères de Paris et l'un des premiers Vicaires apostoliques envoyé par Rome en Extrême-Orient en a fait la recommandation dans un texte de quinze pages imprimées sans nom d'auteur ou d'imprimeur, non daté, qui pourrait remonter aux années 1660 :

“ Il y a un avis utile à donner, tant aux ecclésiastiques qui désirent d'être employés en cette mission, qu'à tous ceux qui voudront contribuer, qu'on peut utilement se pourvoir de diverses choses de prix, lesquelles sont fort estimées en ces pays, qui servent à mettre en crédit les Européens, à faire des présents dans les occasions, et à gagner les bonnes grâces des gouverneurs pour la protection des chrétiens⁹.

Vingt-cinq ans plus tard, à son arrivée, le père qui fut le premier supérieur des jésuites français en Chine Jean de Fontaney (Hong Ruo 洪若 ou Hong Ruohan 洪若翰 1643-1710), fait des recommandations identiques à l'usage des futurs arrivants, en énumérant avec précision quels objets d'émail, de verre et de cristal sont susceptibles de faciliter les demandes d'installations des missions (des couteaux à manche de verre émaillés, des perles d'émail, des fioles de verre coloré et émaillé, des boules émaillées de

8. Couplet, 1688, p. 17.

9. [Pallu], « État sommaire des missions de la Chine », Arch. Missions étrangères de Paris (ci-après AMEP), V. 114, f° 450.

verre, des gros boutons d'émail, des aiguilles de laiton pour les cheveux des femmes avec de gros boutons d'émail ou de cristal au bout, des bracelets et colliers d'émail façon ambre)¹⁰.

Ce sont ces attentes et le succès remporté par ces objets qui ont poussé à l'organisation d'une production de luxe sur place pour reproduire des modèles et les adapter au goût local. Au début en tout cas, les missionnaires n'avaient pas dans leurs rangs de spécialistes des arts du feu, mais ils s'efforcèrent d'en faire venir d'Europe pour satisfaire les demandes qui assuraient la protection de la mission. Dans les publications contemporaines destinées à un large public, soutien potentiel des missions, comme les *Lettres édifiantes et curieuses*, la production de la verrerie impériale de la cour n'a pas été l'objet de communications au moment de sa création. Les écrits de Fontaney ou ceux du père Pierre Jartoux (Du Demei 杜德美 1669-1720), qui rendent compte de façon synthétique de la vie de la mission française à ses débuts autour de 1700, n'évoquent pas le lieu où est située la verrerie ni l'activité qui y est mise en place¹¹. Cependant, Fontaney, arrivé à Pékin en 1687, en a rendu compte à ses supérieurs installés à Rome les 16 et 31 octobre 1696 :

“ Le 16 octobre : « La verrerie se fait en notre maison. »

Le 31 : « L'empereur fait une belle verrerie à côté de notre maison dans un grand terrain qu'il nous donne et nous en laisse le soin. »

Plus loin, il ajoute : « Le P. Kiliano Stumpf y a donné occasion¹². »

L'activité technique du père bavarois Kilian Stumpf (Ji Li'an 記理安 1655-1720), premier directeur de la verrerie de la cour, n'est pas mentionnée dans les répertoires biographiques de Louis Pfister et Joseph Dehergne qui font référence sur la mission de Chine¹³. Comparativement à celles des autres instituts religieux présents en Chine à la fin du XVII^e et au XVIII^e siècle, les archives de la Compagnie de Jésus sont plus fournies. Elles ont bénéficié de

10. « Liste des présents qui sont bons à la Chine », lettre du père de Fontaney au père Verjus, Ningpo, 15 août 1687, AMEP, V. 479, f° 14-16.

11. « Lettre du père de Fontaney au Révérend père de La Chaise, Tcheou-chan, le 15 de Février 1703 », « Lettre du père de Fontaney, au Révérend père de la Chaise, Londres, 15 Janvier 1704 », *LEC*, Paris, Aimé-Martin, vol. 3, 1843, p. 82-142 ; « Lettre du père Jartoux au père de Fontaney, Pékin, 20 août 1704 », *ibid.*, p. 142-148.

12. Lettres du père de Fontaney, 16 octobre 1696, ARSI, *Jap. Sin.* 166 f° 131 ; 31 octobre 1696, f° 136, citées dans Curtis, 2013, p. 246.

13. Pfister, notice n° 198, vol. 1, p. 472-474 ; Dehergne, 1973, p. 261.

classements plus systématiques et ont été rendues accessibles à la recherche plus tôt. Cependant, les données archivistiques factuelles sur les acteurs et praticiens des arts du feu sont parcellaires car, au sein de la Compagnie de Jésus, elles n'étaient pas valorisées sur un plan comparable aux activités d'évangélisation qui, elles, sont consignées dans les catalogues traditionnels du personnel jésuite. L'évocation des activités verrières n'est pas absente des témoignages d'époque, mais si elles en disent suffisamment pour justifier d'être approfondies, elles sont évoquées de façon incidente et indirecte. L'emplacement précis de la verrerie ne fera l'objet de signalements dans les écrits européens que beaucoup plus tard¹⁴.

Le Beitang à Canchikou et la verrerie impériale sous Kangxi

L'implication personnelle constante qu'eut Kangxi dans la chaîne de production des ouvrages façonnés à la verrerie, constamment soulignée par les missionnaires qui l'ont approché à la cour, peut être l'une des explications de son désir de l'installer à proximité du palais :

“ Comme il [l'empereur] a le goût excellent, et qu'il sait fort bien connaître la finesse et la beauté de toutes sortes d'ouvrages curieux, il se fait apporter régulièrement tous les jours à une certaine heure lorsqu'il est à Pékin, ou de deux jours l'un lorsqu'il est dans quelques-unes de ses maisons de plaisance, ceux qui sortent de leurs mains [les ouvriers des ateliers impériaux]. Il les examine lui-même; il reprend dans chacun ce qu'il y a de défectueux, il approuve ce qui mérite de la louange; il retient ceux où il ne trouve rien à redire et qui passent l'ordinaire¹⁵.

Le plan en chinois de la verrerie (*bolichang tu* 玻璃廠圖) a été trouvé par E. B. Curtis dans les Archives de la Congrégation de la mission (lazaristes) situées rue de Sèvres à Paris. Après la suppression de la Compagnie de Jésus par décision du Saint-Siège en 1773, les derniers survivants de la mission

14. L'emplacement de la verrerie est localisé dans le «Plan de l'ancien Pé-t'ang au temps de K'ang-Hi», Dehergne, 1973, s.p., p. 352-353. En chinois, dans l'édition de 1774 commanditée par l'empereur Qianlong qui supplémente la monographie locale de Pékin (*Qinding*) *Rixia jiuwen kao* (欽定) 日下舊聞考, 160 j.

15. Bouvet, 1697, p. 198-200.

française reçurent un ordre du roi Louis XVI de rester dans la capitale (le christianisme était alors prohibé dans les provinces) jusqu'à l'arrivée des lazaristes qui se produira en 1785. Les lazaristes ont assuré la conservation des biens jésuites et les archives de la mission jusqu'à leur propre expulsion au siècle suivant¹⁶.

La légende du plan confirme que la verrerie est accotée au mur occidental de l'église catholique (*tianzhu tang* 天主堂) sur la rue Guanjie 官街 au lieu-dit Canchikou 蚕池口¹⁷. Le plan de la capitale dressé en 1750 sur ordre de l'empereur Qianlong, *Qianlong jingcheng quantu* 乾隆京城全圖, fait figurer cet édifice situé dans l'enceinte de la ville impériale du côté ouest, communément appelé Beitang 北堂 «église du Nord» (Pé-T'ang dans la littérature ancienne en français) pour le différencier du «Nantang» 南堂 «église du Sud» où résidaient depuis 1601 les pères rattachés à la mission portugaise. Le complexe résidentiel du Beitang était un don impérial offert aux jésuites français, en remerciement de la guérison de fièvres paludéennes, dont Kangxi souffrait de manière récurrente, grâce à du quinquina que Fontaney avait fait venir d'Inde¹⁸. L'installation de la mission française sur ce terrain lui permettait de se séparer de la mission sous *padroado*.

“ [L'empereur] se fit apporter le plan de toutes les maisons qui lui appartenaient dans la première enceinte de son palais. Il choisit la plus grande et la plus commode (c'était celle d'un mandarin qui avait été gouverneur du prince héritier) mais cet officier ayant commis une faute qui méritait la mort, tous ses biens avaient été confisqués et on l'avait exilé en Tartarie¹⁹.

16. Les archives lazaristes de Pékin (incluant celles des anciens jésuites) ont été confisquées en Chine au début du XIX^e siècle puis remises après les guerres de l'Opium à la Légation de France de Pékin. Après 1949 et la Révolution culturelle, l'ambassade de France en Chine les a confiées au dépôt de Nantes du ministère des Affaires étrangères où elles ont fait l'objet d'un inventaire en 1999. Le ministère a restitué les archives religieuses de Pékin aux lazaristes qui les conservent aux archives de la Congrégation, regroupées à Paris.

17. Biblioteca Apostolica Vaticana (BAV), Borgia Latino 523, f^o 162, donne les caractères de l'adresse : 北京皇城西華門內蚕池口天主堂 (Beijing Huangcheng Xihuamennei Canchikou Tianzhutang). L'église fut démolie en 1827. Le Beitang actuel est plus au nord, à Xishiku 西什庫.

18. Récit de l'administration de quinquina à Kangxi dans Collani (dir.), 2005, p. 85-102.

19. « Lettre du père de Fontaney au père de La Chaise, Tcheou-chan, 15 février 1703 », *LEC*, 1843, p. 108.

Fontaney a transmis cette chronologie de l'installation : le don fut rendu public le 4 juillet 1693, peu après la guérison de l'empereur, au cours d'une audience publique au palais du groupe – au nombre de quatre à Pékin : Fontaney, Bouvet, Gerbillon et Claude de Visdelou (Liu Ying 劉應, 1656-1737). Le 12 juillet, le groupe prit possession «de notre maison»; le 20 décembre suivant, une chapelle dédiée au Saint-Sauveur (Chishi zhutang 救世主堂) fut consacrée, au terme de six mois d'aménagements de la résidence confisquée qui était de type traditionnel. Selon la même source, quatre architectes locaux furent désignés pour les travaux qu'ont supervisés deux mandarins du «Tribunal des édifices» (Gongbu 工部) qui procura les matériaux nécessaires. Un an plus tard (1694), la propriété étant trop étroite pour l'édification d'une vaste église, les mêmes pères sollicitèrent la possibilité d'un agrandissement sur un terrain mitoyen de 90 x 60 mètres (300 pieds de long sur 200 de large) qui était vide.

“ [L'empereur] envoya les grands maîtres de sa maison visiter le terrain que nous demandions, et, après avoir ouï leur rapport, il nous en accorda la moitié, faisant marquer expressément dans son ordre qui fut inséré dans les registres du palais qu'il nous donnait cet emplacement pour bâtir une église. [...] On y a travaillé depuis ce temps-là et elle est maintenant presque achevée²⁰.

127 —

Faute de vérification dans les archives mandchoues de la Maison impériale, ce récit de propriété acquise à la suite d'une confiscation ne peut encore être éclairci, mais l'on sait que deux des précepteurs du prince héritier Yinreng 胤礽 (1674-1725), Zhang Ying 張英 (1638-1708) et Gao Shiqi 高士奇 (1645-1703), qui n'appartenaient pas aux bannières, bénéficiaient par faveur impériale depuis 1677 en tant que membres du Collège impérial (Nanshufang 南書房) d'hébergements à proximité du palais du côté ouest, afin de pouvoir se rendre rapidement aux convocations de l'empereur qui les faisaient appeler fréquemment pour travailler avec eux sur des textes, poésies et calligraphies jusque tard dans la nuit²¹. À la fin de 1690, Zhang fut tenu responsable de l'erreur d'un subordonné dans la rédaction de l'éloge funèbre de Tong Guogang 佟國綱 (?-1690), l'oncle maternel de

20. *Ibid.*, p. 110-111.

21. «Chang Ying», «Kao Shih-ch'i» dans Hummel, 1943-1944, 2 vol., ici vol. 1, p. 64-65 et p. 413-414.

l'empereur, et disgracié pour quelques mois. Il semble bien que lui et sa famille ne recouvrirent l'usage que de la moitié de leur ancien terrain.

La première pierre du nouveau Saint-Sauveur, décrit comme l'«une des plus belles églises de tout l'Orient»²², fut posée le 26 janvier 1700 et la consécration eut lieu le 9 décembre 1703. Il ne s'agissait plus d'une chapelle aménagée dans une habitation traditionnelle mais d'un édifice en pierre de style baroque avec un dôme en coupole dont les plans furent dessinés par le frère Charles Belleville (Wei Jialu 衛嘉祿 1657-1730)²³ qui avait été recruté en France par Bouvet, avec le peintre non jésuite originaire de Modène Giovanni Girardini (Nie Yunlong 聶雲龍 1655-1723). Ces deux artistes confirmés arrivèrent à Pékin au début de l'été 1699. Le frère Belleville, originaire de Rouen, est décrit comme sculpteur, peintre, travaillant aussi «en dessins et miniatures»²⁴, «*faber lignarius*», c'est-à-dire menuisier ou charpentier «qui a fait l'autel de la cathédrale de Périgueux». C'est Girardini ou Gherardini, élève du maître bolonais Angelo Michele Colonna (1604-1687) qui peignit les fresques du Beitang²⁵. En France, il avait pris part en 1689 à la décoration de fresques en trompe-l'œil de l'église baroque des jésuites de Saint-Pierre de Nevers et décoré la voûte de la bibliothèque de la maison professe des jésuites de la rue Saint-Antoine à Paris. Louis XIV a fait un don important pour la construction du Beitang et doté cette fondation religieuse d'ornements somptueux et d'articles de piété nécessaires au service de la messe, tous brillants d'émaux, dont il a voulu faire une vitrine des arts français.

Le père Stumpf qui présida à l'installation de la verrerie et à la mise en place des activités et des divers ateliers, était originaire de Würzburg, une région où la production de verre et de cristal était ancienne. Il avait reçu les enseignements du maître verrier renommé Diem²⁶. Embarqué pour la Chine début 1691 sur un vaisseau portugais, le *Sanctissimo Sacramento*, il arriva à Macao en juillet 1694 et attendit une année à

22. «Lettre du père Jartoux au père de Fontaney, Pékin, 20 août 1704», parution originale dans *LEC*, ix (1711) popularisée dans Du Halde, 1735, vol. 3, p. 115-116; 1736, p. 140-141. Fontaney, ayant quitté Pékin définitivement pour rentrer en France le 6 novembre 1702, n'a pas assisté à la consécration du Beitang.

23. Pfister, n° 237, vol. 1, p. 536-537; Dehergne, 1973, p. 96.

24. Feuillet de Conches, 1856, p. 216-260, atteste la présence de Belleville à Périgueux (Dordogne) entre 1684 et 1690.

25. Corsi, 1999, p. 103-122.

26. Reil, 1978.

Canton l'autorisation de venir à la capitale. Durant cette attente, les mandarins furent informés de ses capacités d'astronome et de ses qualifications techniques comme réparateur des instruments scientifiques et le recommandèrent à la cour. Il rejoignit Pékin le 23 juillet 1695. Fontaney annonce sa présence dès l'automne²⁷. Quoique rattaché à la mission portugaise, Stumpf reçut l'ordre de Kangxi de demeurer à la résidence française du Beitang. Les modalités de son encadrement ne sont pas précises, mais il donna satisfaction à l'empereur qui lui accorda sa faveur jusqu'à sa mort en juillet 1720²⁸.

Les activités de production débutèrent avant la construction de l'église sous la responsabilité du prince héritier Yinreng. Des « miroitiers », non jésuites, amenés de France par Bouvet sur le vaisseau *L'Amphitrite* sur lequel il avait ramené des recrues pour étoffer les rangs de la mission française, arrivèrent à Pékin en septembre 1699, dont on conserve deux noms, D'Andigné et Villette. En septembre 1701, Fontaney, rentré en France chercher d'autres recrues, ramena à Pékin le frère Jacques Brocard (Lu Baijia 陸百佳 1664-1718), identifié comme « constructeur et mécanicien » par Dehergne et « fabricant d'horloges et d'instruments de physique » par Pfister, qui restera dix-sept ans dans la mission²⁹.

129

Un incident qui aurait pu mal tourner se serait déroulé le 12 février 1704 lorsque le frère Brocard reçut l'ordre de Yinreng de donner la trempe bleue à un objet en acier, ordre qui remplit le père Bouvet de scrupules parce qu'il soupçonnait l'objet à tremper d'être un sceptre bouddhique. Ce refus d'obtempérer à l'ordre princier fut rapporté au palais et Brocard, Bouvet et Jartoux furent sommés de s'y rendre pour faire part au prince de leur conduite. La localisation de l'atelier où Brocard travaillait lorsqu'il reçut l'ordre de le quitter pour aller au palais n'est pas absolument certaine. Mais le fait que la narration de cet incident par Jartoux fait suite à son récit de la consécration du Beitang semble bien indiquer que la trempe était exécutée

27. « Nouvelles de la Chine écrites de Peking au mois de 7bre, 8bre et 9bre par le P. de Fontaney », Rome, Biblioteca Nazionale Centrale Vittorio Emanuele II, document signalé par Collani, 2013, p. 61.

28. Curtis dit avoir dépouillé personnellement plus de mille pages de la main de Stumpf archivées à la Biblioteca Vaticana et à la Sacrée congrégation de la propagande de la foi à Rome sans trouver de mention de la verrerie.

29. Décédé le 7 octobre 1718, Brocard a été enterré au cimetière de Zhalan 柵欄 (anciennement transcrit Shala ou Chala). Pour une reproduction de sa stèle funéraire « 耶穌會陸公之墓 », voir Malatesta, Gao (dir.), 1995, tombe n° 17, p. 170-171.

dans la verrerie. D'autant que Jartoux exprime la crainte qu'eurent les missionnaires que l'église ne soit détruite à peine deux mois après son achèvement, à cause de cet incident³⁰.

Vers cette époque, des tabatières (un objet de forme entièrement nouvelle conçu pour conserver le tabac à priser) en verre émaillé sortent des ateliers de production de Pékin. Par la suite, la guerre de succession d'Espagne, qui dura jusqu'en 1713, impacta fortement les communications maritimes avec l'Europe. En 1705 et 1720, les légats pontificaux, M^{sr} de Tournon (Duo Luo 多羅 1668-1710) et M^{sr} Mezzabarba (Jia Le 嘉樂 1685-1741), offrirent des émaux italiens en présents diplomatiques, et Kangxi chargea ce dernier de présents émaillés fabriqués à la verrerie de Pékin pour le roi du Portugal. Malheureusement, ces productions n'ont pas été conservées car le bateau s'abîma en mer durant le voyage de retour. Jusqu'au décès de Kangxi en décembre 1722, et sous le règne de son successeur, les conséquences néfastes de la Querelle des rites raréfièrent les entrées de nouveaux ouvriers européens.

La verrerie sous Yongzheng

D'après les catalogues de référence des jésuites ayant missionné en Chine, un seul frère français exerça à la cour une activité en rapport avec les arts du feu : Jean-Baptiste Simon Gravereau ou Graverot (Ni Tianjue 倪天爵 1690-1762), né à Paris, arrivé à Pékin en novembre 1719 et identifié comme « peintre et émailleur³¹ ». Il semble ne pas avoir donné satisfaction, et repartit en France en novembre 1721 pour des raisons non éclaircies. Sous Yongzheng, une autre verrerie est installée dans la résidence impériale du Yuanmingyuan 圓明園 dans la banlieue de Pékin, qui semble être l'ancêtre d'une fabrique toujours en action, *Beijingshi Haidian yiyuan boli yiqi chang* 北京市海淀頤園玻璃仪器厂. Dans une lettre du 29 octobre 1734, le père Parrenin, reçu dans une audience publique par l'empereur Yongzheng, annonce à ce dernier l'arrivée à Macao de deux nouveaux missionnaires français (Gabriel Bousset Zhao Jiabi 趙加彼 1699-1764 et Pierre Foureau Wu Jun 吳君 1700-1749) regrettant « qu'ils n'aient aucun des talents qu'on

30. « Lettre du père Jartoux au père de Fontaney, Pékin, 20 août 1704 », *LEC*, 1843, vol. 3, p. 144-147. Bouvet aurait encouru la mort mais, après avoir reconnu son erreur, il fut pardonné au bout de cinq jours par Yinreng et l'empereur.

31. ARSI, *Jap. Sin.* 199, I, f° 250v.

veut pour le service de l'empereur». Il énumère ensuite le nom de treize religieux résidant à ce moment-là au Beitang : un seul est un frère, Étienne Rousset (An Qin 安秦 1689-1758), un médecin, arrivé à Pékin en 1719³².

La verrerie sous Qianlong

Gilles Thébault (Yang Zixin 楊自新 1703-1766) né à Saint-Malo, « horloger et mécanicien », constructeur d'automates, arrive à Pékin en 1739 en même temps que le frère Attiret. Ils furent suivis fin 1741 par Gabriel-Léonard de Brossard (Ji Wen 紀文), désigné dans un catalogue d'époque rédigé en latin, comme « *vitrorum conflator* », littéralement « souffleur de verre³³ ». Brossard résida seize années au Beitang jusqu'à sa mort, le 3 septembre 1758. Le père Joseph Amiot (Qian Deming 錢德明 1718-1793), le supérieur de la résidence jésuite française à cette époque, a fait l'éloge de ses réalisations :

“ Le frère de Brossard a fait, en genre de verreries, les ouvrages du meilleur goût et de la plus difficile exécution, ouvrages qui brillent aujourd'hui dans la salle du trône avec ce qui est venu de plus beau de France et d'Angleterre³⁴.

131 —

Brossard est né le 10 juin 1703 dans la petite localité de Manou en Eure-et-Loire, près de la vaste forêt de Senonches, où sa famille, qui affichait des armoiries – car on ne dérogeait pas en fabricant ou en faisant commerce de verrerie –, travaillait dans les nombreuses verreries de l'ancienne province du Perche depuis plusieurs générations³⁵. Il fit un apprentissage du polissage du verre et du cristal dans sa région natale³⁶. Entré dans la Compagnie de Jésus à Paris le 5 octobre 1738, il s'embarqua le 19 janvier 1740 pour la Chine avec le père Pierre-Noël Le Chéron d'Incarville (Tang Zhizhong 湯執中, Louviers 21 août 1706-Pékin 12 mai 1757) qui s'illustrera plus particulièrement pour ses travaux d'herboriste. Partis de Lorient, Brossard et d'Incarville accostèrent à Canton en janvier 1741 et gagnèrent Pékin fin 1741. Quelques courriers de d'Incarville à sa famille qui résidait à Oissel

32. « Lettre du père Parennin au R. P***, Pékin, 29 octobre 1734 », *LEC*, 1843, vol. 3, p. 697.

33. ARSI, *Jap. Sin.* 134, f° 445, cité dans Dehergne, 1973, p. 38.

34. « Lettre du père Amiot au père de La Tour, Pékin, 17 octobre 1754 », *LEC*, 1843, vol. 4, p. 56.

35. Arch. dép. Eure-et-Loire (Évreux), série AD 27 E; Gondard, Léger, 2009, p. 15-36.

36. Léger, 2013, p. 28.

près de Rouen, rédigés dès son arrivée en Chine, subsistent. Ils orientent les recherches d'influences techniques et artistiques vers la Normandie, région où l'industrie verrière était l'une des plus importantes de la province³⁷. Pour satisfaire à la vogue de la porcelaine chinoise dure que l'Europe ne savait pas encore fabriquer et qui était extrêmement chère, des imitations en pâte tendre y ont été tentées avec des procédés de fabrication de porcelaine de verre « à l'italienne ». Dans ses courriers, d'Incarville, qui était le supérieur hiérarchique de Brossard, demande des « secrets de verrerie » pour l'obtention de couleurs :

“ Je vous prie de nous avoir les secrets de verrerie de la bonne dame Massolet, surtout ceux de l'aventurine et du jaune fleur de genêt. Je vous prie de vous joindre à mon frère d'Epreville pour nous avoir de la bonne dame Massolet des secrets de verrerie qui lui sont présentement inutiles ; la lettre de mon frère vous mettra au fait de ce qui nous ferait surtout plaisir³⁸ .

La « bonne dame Massolet » évoquée ici, à l'évidence une connaissance de la famille d'Incarville, a été identifiée comme Catherine Calais, veuve de Nicolas de Massolay, dont le nom italien d'origine avait été francisé en Massolet³⁹. Nicolas de Massolay menait dans sa fabrique établie à Eauplet-lès-Rouen (76240), sur la rive droite de la Seine, des tentatives pour produire « toutes sortes d'ouvrages de porcelaines façon et imitant celle de Chine, d'agates de toutes sortes de couleurs, du jaspe et du lapis imitant le naturel, le tout de matières vitrifiées, des fanaux et lanternes, des lustres et girandoles imitant le cristal de roche », sollicitées par lettres patentes délivrées en août 1686⁴⁰. En 1730, Catherine Calais sollicita le renouvellement de ces lettres patentes, ce qui lui fut accordé par un arrêt du Conseil du commerce le 12 septembre. Un autre courrier de d'Incarville réclame des nouvelles d'une verrerie normande de premier plan : « La verrerie de Saint-Sever marche-t-elle et qui la fait valoir ? M. Hubert y est-il employé⁴¹ ? »

37. Bondois, 1936, p. 335.

38. « Lettre à Madame Rondeaux, Péking, 6 octobre 1742 » ; lettre à Madame Rondeaux, date incertaine, ARSI, Gal. 22, f° 122 (copies dans le dossier personnel de d'Incarville, Arch. Vanves A 2549) ; Le Verdier, 1900.

39. Léger, 2013, p. 30. La francisation des noms de famille d'origine étrangère était alors courante. Le verrier émailleur Bernardo Perroto (1640-1709), originaire d'Altare en Ligurie, devint Bernard Perrot lorsqu'il obtint sa naturalisation.

40. Arch. nat. G7 1694 cité dans Chavagnac, Grollier, p. 35-36.

41. « Lettre à Monsieur Rondeaux, Canton, 10 janvier 1741 », ARSI, Gal. 22, f° 121.

Antoine-François Hubert était un employé de la verrerie royale de Saint-Sever, passé maître en 1753⁴². Cette verrerie, dont les fours brûleront jusqu'en 1768, située à Saint-Sever dans un faubourg de Rouen de la rive gauche de la Seine, avait été établie par Henri IV par lettres patentes enregistrées par le parlement de Normandie en janvier 1598, pour produire à l'intérieur du royaume des « verres de cristal, verres dorés, émaux et autres ouvrages qui se font à Venise et autres lieux et pays étrangers⁴³ ». Elle était dotée de divers privilèges, dont celui de faire travailler des ouvriers étrangers. Les maîtres verriers de Saint-Sever produisaient aussi des tubes en verre très résistants et translucides d'une qualité exceptionnelle qui ont permis aux Pascal, le père (Étienne 1588-1651) et le fils (le physicien et moraliste Blaise 1623-1662), d'y reproduire en 1646 les expériences sur le vide réalisées deux ans plus tôt à Florence par Evangelista Torricelli (1608-1647). À Pékin, le verre, sous toutes ses formes, à commencer par les verres des montres fabriquées par les horlogers, la fabrication de thermomètres ou baromètres, était aussi nécessaire que les plus belles productions, dont l'exposition dans la Salle du trône de la Cité interdite a contribué à assurer la renommée. Comme le père Gaubil, d'Incarville a correspondu avec des membres de l'Académie des sciences de Russie qui l'ont interrogé sur toutes sortes de sujets : « Cristal. Il est nouveau en Chine. On y fait présentement du beau. La composition n'est pas si simple que la nôtre. Le manganèse leur manque⁴⁴. »

133 —

Malgré les difficultés pour reconstituer les parcours d'apprentissage des ouvriers et artistes qui pratiquèrent leur art à la verrerie de Pékin, à l'évidence les influences furent multiples, enrichies du savoir-faire des maîtres verriers italiens qui avaient été encouragés à s'établir en France par Colbert et mises en pratique par des acteurs très divers. Quant au mécénat royal, son implication a été confirmée par d'Incarville à la Royal Society de Londres :

“ Je suis religieux et personnellement je n'ai rien en propre. Sans l'argent que MM. Orry et Machaut m'ont envoyé, accompagné de choses d'Europe pour présents, je n'aurais rien pu faire. [...] Aux mandarins, il faut des présents, aux ouvriers et chefs d'ouvriers, de l'argent [...]”⁴⁵.

42. Le Verdier, 1900, p. 75, note 1.

43. Mazaucic, 2001, p. 159-178.

44. Le Chéron d'Incarville, 1812.

45. « Lettre à M. Mortimer de la Royal Society, 21 décembre 1752 ». Les contrôleurs généraux des finances Philibert Orry (1689-1747) et Jean-Baptiste Machault d'Arnouville (1701-1794).

La proscription en France de (l'ancienne) Compagnie de Jésus en 1762, suivie de sa suppression par décision romaine en 1773, tarit les envois de missionnaires catholiques en Chine. Les autorités impériales sino-mandchoues, ne se sentant nullement concernées par des décisions internes à l'Europe, gardèrent à la cour de Pékin les religieux déjà sur place. Les sujets français purent rester, avec un ordre en ce sens du roi Louis XV, tandis que les religieux dépendant du patronage portugais durent rentrer en Europe. En 1785, des lazaristes, envoyés par Louis XVI, pour remplacer les jésuites dont le nombre diminuait avec les années, furent accueillis par les autorités impériales à la cour, mais les activités techniques et artistiques ne reprirent pas leur ancienne dynamique. À cette époque, le transfert de savoirs, originaires de toute l'Europe comme nous l'avons vu, avait été réalisé. Les productions artistiques relevant de la verrerie et de l'émaillage étaient fabriquées dans les manufactures impériales et une multitude d'ateliers locaux, surtout localisés dans le sud de la Chine, et commercialisées pour l'exportation par le port de Canton.

Sources

Archives jésuites de la Province d'Europe occidentale francophone, Vanves

Archives de l'Observatoire de Paris-PSL

Archives des Missions étrangères de Paris (AMEP)

Archives nationales, Paris (Arch. nat.)

Archivio Storico di Propaganda Fide, Rome (APF)

Archivum Romanum Societatis Iesu, Rome (ARSI)

Biblioteca Apostolica Vaticana, Rome (BAV)

Bibliographie

BONDOIS Paul-Marie, «Le développement de la verrerie française au XVIII^e siècle», *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 23, n° 3, 1936-1937, p. 333-361.

BOUVET Joachim, *Portrait historique de l'Empereur de Chine présenté au Roi par le P. Bouvet*, Paris, Étienne Michallet, 1697.

CAMS Mario, *Companions in Geography. East-West Collaboration in the Mapping of Qing China (c. 1685-1735)*, Leiden, Brill, 2017.

CHAVAGNAC Xavier-Roger Marie de, GROLLIER Gaston-Antoine, *Histoire des manufactures françaises de porcelaine*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1906.

COLLANI Claudia von, « Kilian Stumpf and his “Acta Pekinensia”. Life, Context and Purpose of a Manuscript », dans *Acta Pekinensia. Western Historical Sources for the Kangxi Reign*, Macau, Instituto Ricci de Macau, 2013, p. 55-87.

COLLANI Claudia von (dir.), *Joachim Bouvet, S. J. Journal des voyages*, Taipei, Taipei Ricci Institute, 2005.

CORSI Elisabetta, « Late Baroque Painting in China Prior to the Arrival of Matteo Ripa. Giovanni Gherardini and the Perspective Painting Called *Xianfa* », dans FATICA Michele et D'ARELLI Francesco (dir.), *La Missione Cattolica in Cina tra i Secoli XVIII-XIX*, Naples, Istituto universitario orientale, 1999, p. 103-122.

COUPLET Philippe, *Histoire d'une dame chrétienne de la Chine*, Paris, Étienne Michallet, 1688.

CURTIS Emily Byrne, « Kilian Stumpf, SJ at Kangxi's Court, 1695-1720. A New Perspective on his Tenure as a Missionary-Artisan », dans *Acta Pekinensia. Western Historical Sources for the Kangxi Reign*, Macau, Instituto Ricci de Macau, 2013, p. 241-255.

CURTIS Emily Byrne, « A Plan of the Emperor's Glassworks », *Arts Asiatiques*, vol. 56, 2001, p. 81-90.

DEHERGNE Joseph, *Répertoire des jésuites de Chine de 1552 à 1800*, Rome/Paris, Institutum Historicum Societatis Iesu/Letouzey & Ané, 1973.

[DU HALDE Jean-Baptiste], *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise, enrichie des cartes générales et particulières de ces pays, de la carte générale et des cartes particulières du Thibet, & de la Corée; & ornée d'un grand nombre de figures & de vignettes gravées en taille douce*, Paris, Le Mercier, 1735 [édition officielle]; La Haye, Henri Scheuleer, 1736, 4 vol. [édition pirate].

FEUILLET DE CONCHES Félix-Sébastien, «Les peintres européens en Chine et les peintres chinois», *Revue contemporaine*, vol.1, 1856, p.216-260.

GAUBIL Le P. Antoine S. J., *Correspondance de Pékin, 1722-1759*, Genève, Librairie Droz, 1970.

GIRANCOURT Alfred de, *Nouvelle étude sur la verrerie de Rouen et la fabrication du cristal à la façon de Venise au XVI^e et XVII^e siècles*, Rouen, E. Cagniard, 1886.

GIRANCOURT Alfred de, *Notice sur la verrerie de Rouen et la fabrication du cristal en cette ville au commencement du XVII^e siècle (de 1598 à 1664)*, Rouen, E. Cagniard, 1867.

GONDARD Philippe, LÉGER Christian, «Les de Brossard, gentils-hommes verriers du Maine», *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*, n°853, 2009, p.15-36.

HUMMEL Arthur W., *Eminent Chinese of the Ch'ing Period (1644-1912)*, Washington, The United States Government Printing Office, 1943-1944, 2 vol.

LE CHÉRON D'INCARVILLE Pierre-Noël, «Catalogue alphabétique des plantes de Peking et d'autres objets d'histoire naturelle», *Mémoires des naturalistes de Moscou*, Moscou, Université de Moscou, 1812 [copie aux Archives jésuites de Vanves].

LANDRY-DERON Isabelle, «Les mathématiciens envoyés en Chine par Louis XIV en 1685», *Archive for History of Exact Sciences*, vol.55, 2001, p.423-463.

LE VERDIER père, «Quelques lettres du P. d'Incarville, Missionnaire en Chine», *Bulletin de la Société de l'histoire de Normandie*, vol. IX, 1900, p.73-79.

LÉGER Christian, «Léonard de Brossard (1703-1758), jésuite et verrier en Chine», *Cahiers percherons*, vol 195, n°3, 2013, p.27-37.

LÉGER Christian, «Verriers et verreries dans le Perche vendômois, XV^e-XVIII^e siècles. Première partie», *Cahiers percherons*, vol.168, n°4, 2006, p.1-16.

LÉGER Christian, «Verriers et verreries dans le Perche vendômois, XV^e-XVIII^e siècles. Deuxième partie», *Cahiers percherons*, vol.169, n°1, 2007, p.15-39.

Lettres édifiantes et curieuses écrites des Missions étrangères par quelques Missionnaires de la Compagnie de Jésus, Paris, Aimé Martin, 1838-1843, 4 vol. [Paris, Nicolas Le Clerc, 1702-1776, 34 vol.].

MALATESTA Edward. J. S. J., GAO Zhiyu (dir.), *Departed, yet Present. Zhalan, the Oldest Christian Cemetery in Beijing*, Macau/San Francisco, Instituto cultural de Macau/Ricci Institute/University of San Francisco, 1995.

MAZAURIC Claude, «Note sur la verrerie de Saint-Sever au temps d'Étienne Pascal», dans CLÉRO Jean-Pierre (dir.), *Les Pascal à Rouen, 1640-1648. Colloque de l'université de Rouen, 17-19 novembre 1999*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2001, p. 159-178.

PALLU François, *Lettres de M^{sr} Pallu écrites de 1654 à 1684*, Paris, Les Indes savantes/Missions étrangères de Paris, 2008.

PFISTER Louis, *Notices biographiques et bibliographiques sur les jésuites de l'ancienne mission de Chine*, Chang-Haï, Imprimerie de la Mission catholique/Orphelinat de T'ou-sé-wé, 1932-1934, 2 vol.

(Qinding) *Rixia jiuwen kao* (欽定)日下舊聞考 [Recherches sur les « Récits anciens entendus près du trône »], Pékin, 1774, 160 j.

REIL Sebald, *Kilian Stumpf (1655-1720) ein Würzburger Jesuit am Kaiserhof zu Peking*, Münster, Aschendorff, 1978.

SAVARY DES BRÛLONS Jacques, articles « Verre » et « Verrerie », dans le *Dictionnaire universel du Commerce*, t. 3, Genève, Cramer et Philibert, 1742, p. 1191-1201 [Paris, J. Estienne, 1723].

VAILLANT DE LA FIEFFE Onesime-Jean le, *Les verreries de la Normandie. Les gentilshommes et artistes verriers normands*, Rouen, C. Lanctin, 1873.

L'autrice

Isabelle Landry-Deron est ingénieure d'études à l'École des hautes études en sciences sociales. Ses recherches portent sur la mission jésuite française en Chine sous les premiers empereurs de la dynastie des Qing (1688-1796), leur rôle d'informateurs de l'Europe sur la Chine et leur influence sur le développement de la sinologie. Elle a assuré récemment la direction de l'édition critique de *L'Europe missionnaire en Chine sous l'empereur Kangxi. Lettres du père jésuite Jean-François Fouquet écrites de Chine à sa famille (1698-1721)*, Paris, Collège de France / Bibliothèque de l'Institut des Études Chinoises, 2022.